

sien, et garde le mien ; tu viendras l'échanger demain chez moi.

Le canonnier lui donna son habit, et ce fut dans ce costume que Debel suivit la revue.

Arrivé dans les Tuileries, accompagné de son nombreux état-major, Napoléon rencontra sur son chemin Bernadotte, qui s'y était rendu en amateur, pour mieux juger des événements dont il était loin cependant de prévoir l'issue.

— Prenez garde, lui dit ce dernier à demi-voix, dès qu'il fut arrivé à sa hauteur, vous allez vous faire guillotiner.

— C'est ce que nous verrons, répondit froidement Napoléon en poursuivant sa route.

On remarqua qu'à cette revue il avait une paire de petits pistolets de poche, passés dans le ceinturon de son sabre, et dont on ne voyait que le bout du pommeau.

Pendant ce temps, Sieyès et Roger-Ducos envoyaient leur démission aux conseils. A deux heures, Barras envoya la sienne, et, réalisant la prophétie de Napoléon, se mit en route pour sa terre. Restaient Gohier et Moulins, dont nous avons vu l'exaspération. Isolés, ils ne pouvaient rien. Ils protestèrent cependant jusqu'au dernier moment. Venu aux Tuileries, Moulins s'emporta de nouveau en reprochant à Napoléon son abus de pouvoir, à quoi celui-ci, entouré de son état-major, répondit d'une voix éclatante :

— La république est en péril, il faut la sauver... *Je le veux!* Sieyès et Ducos ont donné leur démission, Barras a donné la sienne ; je vous engage, citoyen directeur, à ne pas résister.

Le matin, il avait dit à Boto, secrétaire de Barras, qui n'était venu que pour espionner sa conduite.

— Qu'avez-vous fait de cette France que j'avais laissée si brillante ? J'avais laissé la paix : j'ai retrouvé la guerre. J'avais laissé des victoires : j'ai retrouvé des revers. J'avais laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé des lois spoliatrices et la misère !... Que sont devenus cent mille Français que je connaissais tous pour mes compagnons de gloire ?... Ils sont morts !

A de telles paroles, prononcées par un tel homme, il n'y avait rien à répondre. Moulins était retourné au Luxembourg, où il avait été consigné ainsi que Gohier. Moreau avait été chargé d'exécuter cet ordre ; et, dans cette circonstance, on ne put comprendre la conduite de ce général. M. de N*** pensa toujours que c'était sa grande médiocrité comme homme politique qui l'avait mis ainsi sous la dépendance de Napoléon, médiocrité que ses actes justifiaient suffisamment par la suite. Et ce qui n'a fait que fortifier M. de N*** dans cette opinion, c'est que longtemps après le 18 brumaire, se trouvant un soir à Saint-Cloud, dans le salon de Joséphine, où le premier consul vint un instant, elle donna à son mari un petit billet à lire, et que celui-ci, après en avoir pris connaissance, dit à sa femme en haussant les épaules à sa manière :

— Toujours le même ! à la merci de qui veut bien le mener... A présent, c'est une vieille femme méchante : il est heureux que sa pipe ne parle pas, car elle le mènerait aussi.

Joséphine voulut répondre.

— Tais-toi, tu n'entends rien à cela, répliqua-t-il.

Et lui ayant donné un baiser sur le front, il ajouta :

— Encore s'il se laissait mener par une jolie petite femme

comme toi !... Mais c'est par son caporal de belle-mère ; je ne veux pas de ces gens-là chez moi.

Et Napoléon sortit du salon.

M. de N*** ignora toujours de qui pouvait être ce billet. On pense bien qu'il ne le demanda pas à Joséphine, qui peut-être le lui eût dit, car elle n'avait de secrets pour personne ; mais ces paroles si âcres du premier consul le frappèrent.

Cette journée du 18 brumaire se passa avec assez de calme ; toutefois, dans la nuit du 18 au 19, le danger que courut Napoléon fut imminent ; car si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes de Moreau, qui avait accepté la charge de géôlier en chef des directeurs captifs ; si, au lieu de leur mettre pour ainsi dire les menottes et de les serrer plus fort qu'on ne le lui avait recommandé ; si, au lieu de jouer un vilain rôle enfin, il eût agi comme il le devait, le Directoire et les conseils eussent été vainqueurs et non vaincus. Cela eût été malheureux sans doute, mais enfin sa cause était celle de la Constitution ; et s'il en eût été ainsi, Napoléon, ses frères et leurs amis eussent monté sur l'échafaud !

Le lendemain 19 brumaire (10 novembre), tout était en mouvement à Saint-Cloud pour les préparatifs de la plus incroyable journée de notre histoire moderne ; préparatifs matériels dont la lenteur faillit remettre tout en question. Trois salles devaient être disposées : l'une pour les *Anciens*, l'autre pour les *Cinq-Cents*, la troisième pour la *Commission des Inspecteurs* et Napoléon. L'ordre avait été donné de les tenir prêtes pour midi ; à deux heures seulement on put les occuper. Pendant ce temps, les députés, répandus par groupes dans le jardin, avaient le temps de s'entretenir, de s'interroger, de se concerter. On discutait l'opportunité de cette translation extraordinaire, et la légalité de la nomination du général Bonaparte au commandement de toute la force armée.

— Que ne le faisait-on de suite directeur ? disait Bertrand du Calvados.

— Croyez-vous qu'il se fût contenté de si peu ? répliquait Grandmaison.

Eh bien ! ajoutait Destrem, appelons-le à notre barre et qu'il vienne s'y expliquer.

— Il est capable d'y venir sans y être appelé, reprenait Bertrand, non pas pour s'expliquer, mais bien pour nous demander des explications, à nous.

Les bruits les plus étranges circulaient de toutes parts. Le corps législatif, disait-on, est cerné par des troupes gagnées. Aussi, quelques membres avaient-ils songé à se protéger eux-mêmes en portant des armes sur eux.

— Oui ! dit Aréna en s'approchant d'un petit groupe et en montrant un poignard caché sous sa toge, voilà de quoi protéger la constitution dont un ambitieux veut la ruine.

Ces propos et mille autres influèrent sensiblement sur les dispositions de certains députés, qui ordinairement attendaient au dernier moment pour se décider, et le projet de révolution dut paraître un instant compromis. Pendant ce temps, Napoléon était resté à cheval. A chaque instant, il était informé de tous ces propos ; mais tant qu'ils ne défrayaient que les conversations particulières, il semblait ne s'en inquiéter que médiocrement.

— Eh bien ! lui dit Sieyès, les voilà qui se remuent ?